

## On a fui le folklore

Peut-être que là-bas, quand on traversait le village, que ç'avait été comme une grande fête, avec tous ces gens qui vous regarde. Alors le troupeau était encore bien compact, avec les premières vaches décorées des traditionnels bouquets, soit des petits sapins sur lesquels on attache des fleurs de papier.

Mais ici, le troupeau, ce que l'on verra par ailleurs mieux en détail plus bas, il se trouve depuis longtemps séparé en deux. Il y a l'avant, où demeurent toutes fiérottes les vaches avec leurs bouquets, elles ne cèdent jamais leur place, et puis l'arrière, cette partie que l'on voit ici, cette arrière-garde, les traînardes, les fatiguées, les boiteuses un peu et qui vont bientôt vous demander de les prendre dans le dernier char à bétail à la remorque d'un immense tracteur.

Quand même, oui, cette traversée du village, le gros, là-bas, dans le fond de la vallée, et non pas l'un de ces petits que l'on rencontre après sur la route, qu'elle fut belle. Il y avait là une foule énorme, venue toute exprès pour ça. Et elle acclamait les troupeaux qui passent. Et quand les troupeaux, ils étaient véritablement beaux, elle acclamait avec plus de vigueur encore, semble-il. Et beaucoup peut-être parmi tous ces gens, auraient voulu être à notre place, parce que ce doit être si beau d'aller à l'alpage, qu'ils se pensent. Et c'est vrai, que ce départ, sur les chemins au milieu des champs plein d'herbe d'abord, puis au travers de la petite ville, pour rendre hommage aux organisateurs qui tiennent chaque année à célébrer la montée, c'est vraiment formidable. C'était plein de dent-de-lion dans les champs, du jaune parmi du vert il y en avait partout ces jours-ci, et cela signifiait le printemps en plein, la grande renaissance. Mais aussi l'espérance, quand il ne s'agit plus de pleurer ainsi qu'on l'a peut-être un peu trop fait sur un long hiver, qui est tout de même la saison bienheureuse du repos, mais d'empoigner maintenant la vie à pleines brassées pour faire que la saison, là-haut, elle soit bonne et belle.

On pouvait croire tout cela, parce qu'à l'heure où l'on passait, il y avait encore le grand soleil, certes avec des nuages qui s'amassaient déjà du côté de la montagne, mais rien qui puisse ternir une ambiance. Au contraire, sur les photos, ces gros nuages qui se détouraient de manière magnifique, cela ferait plus beau encore, plus vivant.

Et puis voilà, on avait quitté la petite cité, on avait retrouvé la campagne, on avait traversé d'autres villages, plus petits, et bientôt, on pénétrait dans la montagne par une gorge qu'il y a là, à l'entrée, après tout s'élargit et déjà on est dans le monde des alpages. Et c'est alors que la pluie, cette fois-ci, elle s'est mise de la partie. Presque sans prévenir, mis à part ces gros nuages sur les montagnes. Vlan, le bel orage, sans trop heureusement de tonnerre et d'éclairs pour l'accompagner, ce qui aurait nécessité que l'on se mette à l'abri sous une remise que l'on aurait trouvée par miracle au bord de la route, une ancienne scierie peut-être. Et pas de grêle non plus. Mais alors on a du s'habiller, c'est-à-

dire mettre ces revêtements que l'on a toujours en prévision dans le sac, au cas où, qu'on dit.

Mais tant pis pour l'orage, il faut continuer, car autrement, si on lambinait déjà en route alors qu'on n'a pas fait la moitié, on n'arriverait pas avant la nuit. Alors courage, il faut y aller. Ce qu'on a fait.

Le troupeau marchait, marchait. Et l'on entendait les cloches qui finissaient par devenir un immense bruit qui roulait au fond des vallons et grimpait à l'assaut des collines. Un bruit unique, impressionnant, comme si, quand tu l'entends à distance, quelque chose de bizarre allait t'arriver dessus. Il y avait moins de monde pour nous regarder maintenant, et même plus du tout, puisque la pluie, elle continuait. Et d'aucuns des plus jeunes, surtout des gamines qui participaient, parce qu'elles avaient voulu montrer leur beau costume en ville, surtout ça, elles étaient montées dans les véhicules qui suivaient. Ne restaient donc plus pour diriger le troupeau et pour le suivre, que les durs à cuir, et au milieu de ceux-ci, elles ne voulaient en rien lâcher, pas mal de ces dames quand même que l'on aurait cru elles aussi être là rien que pour la représentation, tandis qu'elles ne voulaient en aucun cas démordre et qu'elles iraient jusqu'au bout. Et même si la pluie devait durer jusqu'à midi et plus tard.

A un carrefour où il y a un petit hameau, on avait laissé les vaches à la garde de quelques-uns, et l'on s'était enfilé dans la salle à boire.



- Vous voulez du vin, qu'ils avaient dit. On vous offre un verre.

D'aucuns l'avaient accepté. D'autres préféraient le café, et comme ils avaient un peu froid maintenant que l'on avait eu tant chaud à suivre le troupeau, ils étaient contents de le boire, et ils en avaient bu des cafetières pleines. Ça réchauffe. Ça fait du bien. Ça fait voir la vie d'une toute autre manière. Un petit coup de gnole par-dessus pour ceux qui aiment, pas de refus dans de telles circonstances, et voilà, la suite du voyage elle se présente d'une autre manière. On va y arriver. On va maîtriser. On est des costauds, nous autres, de cette race d'ici solide et immortelle. Crénom, pas cette petite pluie qui va nous faire flancher.

On n'a pas le choix, d'ailleurs. Le troupeau, il faut le faire monter, il faut lui faire rejoindre le chalet, et pas qu'il arrive trop tard, qu'il ait le temps de se détendre avant que ne vienne la traite du soir. Mais on n'en est pas encore là. On s'est réchauffé. On a dit aux autres qui étaient restés dehors tantôt à garder le troupeau de venir à leur tour qu'on les remplace. Puis on a réglé. Merci pour le verre. De rien, vous méritez bien ça vous autres, à maintenir ainsi la tradition en montant encore votre troupeau à pied, tandis qu'il y en a tellement d'autres, de nos jours, à tout faire par camion.

- Et bonne saison d'alpage. Et surtout gardez-nous un fromage, pas de cette saison, bien sûr, mais du mois d'août de l'année passé, qui a du goût, les gens qui passent ici, ils en raffolent. Et puis pendant qu'on y est, mettez-en directement trois, mon mangera ce qui reste en premier !

Et voilà, bientôt tout le monde y avait passé, au bistrot, et il avait fallu reprendre la route. On avait mal aux pieds. Il pleuvait un peu moins, la grosse pluie, elle s'était transformée en une sorte de bruine qui envahissait tout, la campagne, les vallons et les bois, si bien qu'il fallait maintenant faire attention qu'il n'y ait pas une voiture qui nous arrive dessus. On avait même allumé des falots par sécurité, devant et derrière, et même qu'on était au milieu du jour.

Et l'on continue. Toujours l'on continue. Et les gros souliers, bien pratique quand il y a la pluie, certes, ils commencent à vous peser, On dirait qu'on a du plomb au bout des jambes. Et les jambes, elles sont toutes dures. Mais tant pis, faut faire avec. Et voilà, maintenant c'était la grimpée. On arrivait vraiment dans la région où il y avait les premiers alpages. D'ailleurs on en laissait un très gros à droite, c'était le Moron, monté par un Pie de Siviriez, l'un des plus gros propriétaires de bétail de la région. Mais celui-là, ce n'était pas un vrai, simplement un industriel qui avait les moyens et qui faisait de temps en temps son petit cinéma en mettant les mêmes habits que nous. Et quoiqu'il ait eu un immense troupeau, nous on ne l'envie pas. Car de troupeau, on a le nôtre, et celui-ci, quoique plus petit, il est fait des bêtes à nous, de celles que l'on connaît toutes et sur chacune desquelles on pourrait mettre un nom même en fermant les yeux, rien qu'en leur touchant la tête ou en leur passant la main sur l'échine.

Il est passé midi. On va être en retard pour le dîner, si ça continue. On monte. On s'enfonce dans des forêts où l'eau suinte des arbres, des feuillus surtout qui ont mis la feuille il y a deux semaines et tout beaux verts encore. Et puis cette

ambiance, maintenant que l'on est par moment dans les forêts pour retrouver ensuite les pâturages, elle est étrange. Des brumes montent du sol, viennent d'en haut tant il y a d'humidité. Il y a des brumes partout et c'est dans celles-ci que l'on s'enfonce, un peu comme dans un vrai brouillard.

Voilà, le troupeau, lui aussi il fatigue et même qu'il sait qu'il approche. Il a ses repères, tout au moins les plus vieilles des vaches, elles savent très exactement où l'on est et combien il reste à faire. Elles pourraient doser leur effort à partir d'ici avec une précision qui vous étonnerait. Il y a toujours les plus vaillantes en tête, celles avec les bouquets. Car celles-là, elles ne veulent en rien décrocher. Mais il y a aussi les autres, les moins coriaces, qui n'ont plus voulu suivre. Elles traînent. D'aucunes boitent un peu. Celles-là ne rejoindront plus le peloton. Alors il faut quelqu'un pour s'en occuper, pour rester ainsi à l'arrière. Il faut même deux personnes comme pour le gros du troupeau, une à l'arrière, l'autre à l'avant, pour leur donner du courage. Pour les faire gagner à leur tour l'immense clairière qu'il y a devant le chalet et où les bêtes s'égayent et mangent à qui mieux mieux cette herbe des hauts qu'elles affectionnent tant, maintenant que c'est le printemps, et qu'elle est tendre et bonne, avec toutes sortes de fleurs dedans qui, dit-on, donne ce goût si particulier au fromage. Ce goût de noisette, qu'ils disent.

Et voilà, c'est une montée de plus de faite. Une de moins diraient d'aucuns, plus pessimistes. Et c'est vrai. Il y a une comptabilité de tout et pour tout, et surtout il y a une fin à chaque chose. Mais ne pensons pas ça maintenant. Car pour l'heure, dans le chalet, le repas, il a été préparé pour chacun, et il est l'heure maintenant de se mettre à table.

Santé à tout le monde, qu'on dit alors. A la santé de chacun. Et puis aussi et surtout de cette saison qui va se faire. Qu'elle soit belle et bonne, mais surtout, c'est ce qu'on demande, qu'il n'y ait pas trop d'avaros !